



HAL
open science

La carte au prisme d'un périodique mondain Les textes sur la carte dans le Mercure de France, 1672-1771

Nicolas Verdier

► **To cite this version:**

Nicolas Verdier. La carte au prisme d'un périodique mondain Les textes sur la carte dans le Mercure de France, 1672-1771. Le Roux Muriel. Modalités de la communication scientifique et techniques, Peter Lang, pp.51-66, 2023, 978-2-8076-0972-3. hal-04309388

HAL Id: hal-04309388

<https://hal.science/hal-04309388v1>

Submitted on 27 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La carte au prisme d'un périodique mondain

Les textes sur la carte dans le *Mercure de France*, 1672-1771¹

Nicolas Verdier, directeur de recherche au CNRS
Épistémologie et histoire de la géographie (EHGO)

Si l'on tente un rapide panorama de la presse périodique française sur un long XVIII^e siècle, quatre titres s'imposent, tant par leur durée que par leur diffusion. La *Gazette*, qui publie sous les ordres du gouvernement les nouvelles politiques et militaires. Le *Journal des Savants*, qui se concentre sur les sciences et les arts². Les *Mémoires de Trévoux* se placent sur le terrain de la défense du catholicisme et si des textes de toutes natures s'y retrouvent, ils servent souvent d'abord à introduire des discussions religieuses³. Enfin, le *Mercure de France*, qui, s'il traite des nouvelles politiques et militaires de la *Gazette*, y ajoute un carnet mondain, souvent très détaillé ainsi que de très nombreux textes relatifs aux belles-lettres qui dépassent 50 % du total⁴. Une revue comme le *Mercure* est considérée, avec ses 7 000 abonnés répartis dans l'Europe entière en 1755, comme le titre le plus répandu de son temps⁵. Les éléments qui composent cette revue participent à la fois de la description d'un groupe social et d'une forme de culture qui lui serait associée correspondent trait pour trait aux pratiques de la mondanité dans les salons du XVIII^e siècle⁶. Ils font de ce journal un périodique essentiellement mondain. Relativisons cependant, dès maintenant, cette structuration nette de la presse de l'époque qui comprend d'abord bien d'autres titres, à la longévité plus restreinte et au lectorat plus réduit. En outre, il existe une forme de continuum entre ces publications qui reprennent les articles des uns ou des autres et dont les rédacteurs peuvent tour à tour être les mêmes.

L'histoire du *Mercure* est complexe ; elle correspond à la lente mise en place du rythme mensuel entre 1672 et 1680, puis à son dépassement puisque l'on a jusqu'à 16 numéros par an. Le nom du journal, *Mercure Galant* à l'origine, change cinq fois entre 1710 et 1724, pour devenir enfin le *Mercure de France*. En 1772, il est racheté par Panckoucke et fortement remanié. À ces changements s'en ajoutent d'autres, qui jouent sur la structure et les équilibres de la publication et qui sont liés à la succession des rédacteurs.

¹ Pour une vision d'ensemble : Nicolas VERDIER, *La carte avant les cartographes, l'avènement du régime cartographique en France au XVIII^e siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2015.

² Jean-Pierre VITTU, « La formation d'une institution scientifique : le *Journal des Savants* de 1665 à 1714 », *Journal des Savants*, n° 1, 2002, p. 179-203.

³ Marie-Hélène FROESCHLE-CHOPARD et Michel FROESCHLE, « "Sciences et Arts" dans les *Mémoires de Trévoux* (1701-1762) », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, tome 48, 1/2001, p. 30-49.

⁴ François MOUREAU, *Le Mercure Galant de Dufresny 1710-1714, ou le journalisme à la mode*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1982, p. 15.

⁵ Jean-Pierre PERRET, *Les imprimeurs d'Yverdon aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Genève, Slatkine, 1981, p. 207 ; Gilles FEYEL, « Presse et publicité en France (XVIII^e et XIX^e siècles) », *Revue Historique*, n° 628, 4/2003, p. 837-868 ; Stephen BOTEIN, Jack R. CENSER et Harriet RITVO, « La presse périodique et la société anglaise et française au XVIII^e siècle : une approche comparative », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, tome 32, 2/1985, p. 209-236 ; MOUREAU, *Le Mercure Galant de Dufresny...*, *op. cit.* ; Jacques WAGNER, *Marmontel journaliste et le Mercure de France*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1975.

⁶ Antoine LILTI, « Sociabilité et mondanité : les hommes de lettres dans les salons parisiens au XVIII^e siècle », *French Historical Studies*, n° 28, 3/2005, p. 415-445.

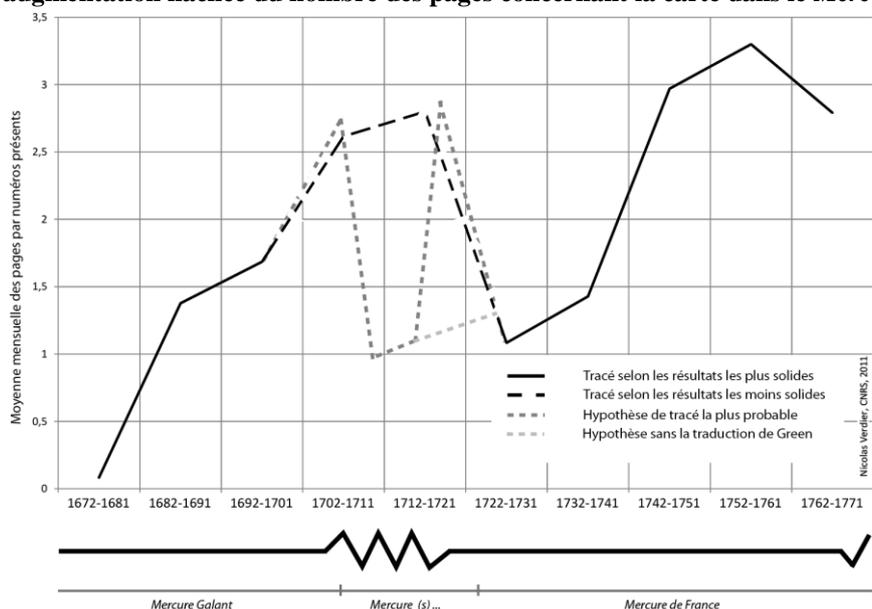
Pour résumer, il s'agit d'une valse-hésitation entre spécialisation littéraire et artistique, et maintien d'un équilibre généraliste.

De façon à tenter de comprendre la place d'un périodique mondain dans la communication sur la carte, nous suivrons d'abord les évolutions de la présence de la carte dans cette revue, avant que de nous concentrer sur un cas de dispute scientifique qui permettra d'articuler ce périodique à d'autres, ainsi qu'à d'autres formes de publication.

La carte dans le *Mercure*

Le rapide descriptif qui vient d'être fait montre que le *Mercure* n'est pas *a priori* le lieu où l'on devait retrouver la carte. Pourtant, durant la centaine d'années que couvre l'enquête, soit de 1672 à 1771, et cela en ne tenant compte que des 877 numéros dépouillés, on compte 1 875 pages dans lesquelles la carte est traitée, pour une raison ou pour une autre qui va de la publicité à la polémique savante. En moyenne, on a donc deux pages par numéro, soit entre 0,5 et 1 % de chaque volume. Cette présence finalement faible doit cependant être relativisée. On sait, en effet, que dans le même temps les belles-lettres représentent 50 %, l'histoire 15 %, le droit et la théologie chacun 5 %, soit pour ces quatre thématiques 75 %. Il faut ajouter à cet ensemble les 10 à 15 % (disons 12 %) du « Journal de la cour » et des annonces officielles – qui peuvent dépasser 100 pages dans un numéro. S'y ajoutent les informations internationales qui apparaissent au travers d'extraits de lettres de voyageurs – 4 à 5 % du total – et au moins 1 % de jeux, très présents dans le *Mercure*. Il ne reste pour l'ensemble des autres curiosités que 7 à 8 % du total. Présentée ainsi, la carte occupe près de 10 % de la place disponible pour des connaissances très diverses, qui vont de la médecine à la mécanique en passant par l'astronomie. Apparaît alors l'impression d'un journal dans lequel la carte n'a rien de nécessaire, mais fait partie des informations possiblement intégrables au recueil des curiosités. On doit en revanche insister sur l'idée que deux pages par mois pendant 100 ans signifient dans le même temps la construction d'une habitude du discours sur la carte. Si on passe du côté du nombre de textes, on en compte 645 sur 877 numéros soit 0.75 %. Les proportions sont donc assez proches.

L'augmentation hachée du nombre des pages concernant la carte dans le *Mercure*



Pour aller plus loin, il convient ici de dépasser les moyennes et de tenter de voir un peu plus précisément quand et avec quelle régularité on parle de la carte. Quant au nombre de pages, on passe de 0 à 360 pages par décennie entre 1672 et 1771 et cette croissance semble se produire principalement en deux temps, d'abord dans les années 1680 puis dans les années 1740 et correspond à un peu plus du doublement du nombre de pages pour dix ans – on passe de 150 à 360 pages ensuite. Mais ces chiffres ne tiennent pas compte des manques importants dans la série des *Mercures*, surtout entre 1707 et 1718, ce qui ici correspond aux décennies 1701-1721.

Si l'on tente en partant de ces éléments de réfléchir à la présence de la carte dans le *Mercur*, ce qui se dégage est que le journal ne peut jamais s'abstraire durablement de la carte. Ainsi pendant la période du *Mercur Galant*, de 1672 à 1710, les premières années (1672-1681) ne traitent quasiment jamais de la carte. Les années qui suivent voient cependant une belle croissance qui, en fin de période, mène à une présence de la carte si ce n'est importante, du moins pas nulle – 3 pages sur 250 par numéro. Cette première période est suivie de dix années difficiles pour la revue qui change plusieurs fois de mains. Le haut niveau d'intérêt pour la carte qui semble se maintenir dans la décennie 1712-1721 tient dans les faits principalement à la publication entre mars et septembre 1721 de la traduction d'une partie du livre de Bradock Mead⁷ : *The Construction of Maps and Globes*⁸. Au-delà de son intérêt, il est intéressant de noter que ce texte qui commence à être publié dans le *Nouveau Mercur* continue à l'être au-delà de la rupture du changement de nom et de rédacteur, dans le *Mercur de France*. Malgré les réorientations, les héritages existent.

Le second cycle se joue après 1740. Le *Mercur* qui reste de 1721 à 1744 dans les mains d'Antoine de la Roque, longtemps proche de Watteau, connaît alors une nette orientation vers la peinture, ce qui fait de ces années un moment de moindre présence de la carte⁹. La mort de De la Roque et son remplacement par un consortium mène à un retour de la carte : sa présence double entre 1740 et 1770.

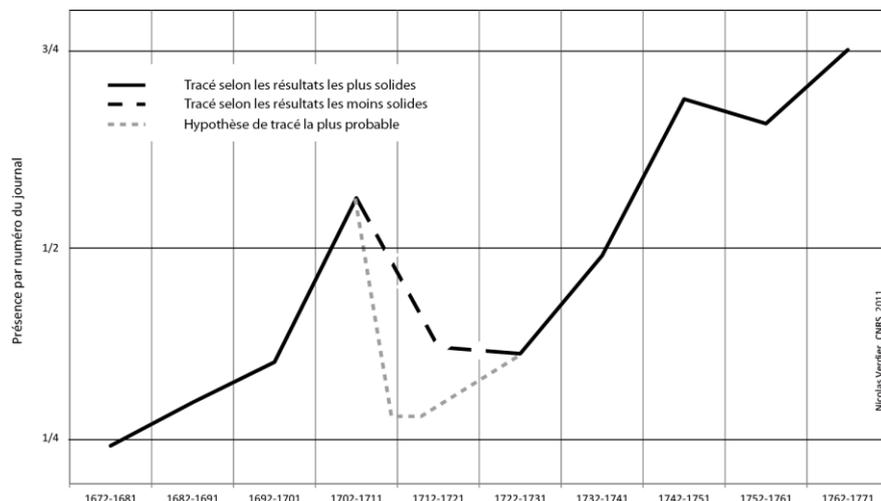
À cette première information sur la présence de la carte – qui voit varier le nombre moyen de pages par mois par rapport aux orientations impulsées par les directeurs successifs – il faut en ajouter une deuxième. Celle-ci n'aborde pas la question du côté des quantités, mais de celui des fréquences. Le changement de rythme observé est un passage d'une présence d'un quart à trois quarts des livraisons annuelles entre 1672 et 1771. On retrouve la rupture des années 1710-1730, sur laquelle nous ne revenons pas. L'important semble surtout ici être la croissance forte de la présence de la carte dans la revue après 1730. Sur les douze numéros de 1686, neuf n'ont pas une seule mention de carte. En revanche, sur les 16 numéros de 1745, 13 traitent de la carte. D'une présence résiduelle à une présence persistante donc.

L'augmentation de la présence de la carte par numéro dans le *Mercur*

⁷ Gerald R. CRONE, « Further Notes on Bradock Mead, alias John Green, and Eighteenth Century Cartographer », *Imago Mundi*, n° 8, 1951, p. 69-70.

⁸ Anonyme [John GREEN], *The Construction of Maps and Globes*, Londres, T. Horne, 1717.

⁹ François MOUREAU, *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du Manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne, 2006, p. 597-608. La signature la plus courante de La Roque est MDLR.



Dans les 877 numéros consultés, on ne compte que trois numéros dans lesquels il existe une carte. La première, que je n'ai pas vue, daterait de 1678 et fournirait une carte utopique de l'Empire de la poésie¹⁰ ; la deuxième, en 1682, est un plan de l'attaque d'Alger, fourni dans la « relation de Mr de Pointi »¹¹ ; la troisième est une carte de l'océan septentrional publiée en mai 1749.

Face aux 1 875 pages de texte traitant de la carte, ces trois cartes ne représentent donc qu'une très faible quantité de figures, cela alors que dans le même temps le *Mercure* publie très régulièrement des partitions musicales ainsi que des gravures de mode, pliées, montées sur onglet, dans le corps du livre. Un choix a donc été fait entre diverses figures, ce qui sous-entend une différence entre ces images. Publier une partition ou une gravure de mode n'est pas la même chose que publier une carte. Peut-être que, comme le cas du procès pour plagiat entre Delisle et Nolin (1699-1706), la question de la propriété intellectuelle de la carte aurait précocement posé des interdictions.

Ces éléments posés, il semble intéressant de s'appuyer sur un cas de dispute scientifique pour replacer l'ensemble de ces discours sur la carte à l'intérieur d'une arène bien plus vaste.

L'affaire du Kamchatka : une dispute scientifique itinérante¹²

Jacques Nicolas Bellin (1703-1771) signe en apparence sa première carte en tant qu'ingénieur au dépôt de la Marine en 1735. Le premier texte du *Mercure de France* qui fasse mention de son nom et dont il est l'auteur date de mars-avril 1738. Il s'y décrit comme « Ingénieur aux Cartes et Plans de la Marine »¹³. Il est donc hydrographe. Ce texte est avant tout une démonstration d'autorité. Il s'agit pour Bellin d'affirmer son statut de géographe face au géographe ordinaire du roi, un temps professeur de géographie du jeune Louis XV, Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782).

L'origine du débat est à rechercher dans la publication à peu de temps d'intervalle de deux ouvrages. D'abord, en 1735, celui de Jean-Baptiste du Halde (1674-1743) qui est

¹⁰ Jean-Marc BESSE, « Cartographier les lieux de nulle part », *Notre Histoire*, n° 233, 2005, p. 18-22.

¹¹ « Relation de Mr de Pointi », *Mercure Galant*, octobre 1682, p. 133-171.

¹² Nicolas VERDIER, « Des cartes en situation d'incertitude : la controverse sur le Kamtchatka entre 1737 et 1738 comme révélateur d'une crise de la cartographie française », dans E. Rytchalovsky (dir.), *География эпохи Просвещения: между воображением и реальностью*, Moscou, Naouca, 2015, p. 100-120.

¹³ *Mercure de France*, mars 1738, p. 449-464 et avril 1738, p. 613-626.

une *Description Géographique, Historique... de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise*¹⁴. C'est d'Anville qui est chargé des deux cartes générales publiées dans les volumes I et IV. La carte de la Tartarie chinoise du quatrième volume propose de considérer qu'il existe deux terres différentes au nord du Japon, l'une de Yesso et l'autre du Kamchatka. Le second ouvrage est celui de Pierre François-Xavier de Charlevoix (1682-1761) et porte sur une *Histoire et description générale du Japon...*, publié en deux volumes *in-4*¹⁵. Si l'édition est de belle qualité, elle reste en dessous des quatre volumes *in-folio* de Du Halde. Les cartes générales de l'ouvrage sont cette fois-ci confiées à Jacques-Nicolas Bellin. La carte du Japon qu'il propose considère que l'île d'Yesso et la presqu'île du Kamchatka ne forment en réalité qu'une seule et même terre. Deux livres nouveaux publiés sur l'Extrême-Orient, deux niveaux de luxe, deux géographes aux niveaux de reconnaissances différents, deux séries de cartes qui ne s'accordent que difficilement.

La dispute, telle qu'elle apparaît dans le *Mercur de France*, naît une année avant dans les *Mémoires de Trévoux* et correspond à une attaque d'un tiers contre les deux géographes. En juillet 1737, le Père jésuite Louis Bertrand Castel (1688-1757)¹⁶ publie une « dissertation sur la célèbre Terre de Kamschatka & sur celle d'Yeço » qui occupe 70 pages des *Mémoires...*¹⁷ L'auteur, que rien ne semblait destiner à publier sur ce thème, cite tant les textes de Charlevoix et Du Halde que le voyage de Behring ainsi que de nombreux auteurs ayant publié sur le Kamchatka. Le point qui pose problème est que les dimensions de la Russie s'en trouvent augmentées vers l'Est :

les voilà par les Cartes de la nouvelle Histoire du Japon avancées à l'Orient de 40 degrés de plus, jusqu'au 175 [e degré] c'est-à-dire, de 600 ou 700 lieues : ce qui double à peu près leur étendue [...]. Cela passe le merveilleux, & n'atteint pas encore au vrai, la nouvelle Histoire du P. *du Halde* étendant plus loin la Tartarie Chinoise, & plus encore la Moscovie [...]¹⁸.

Ce à quoi Castel s'attaque, c'est non seulement aux travaux de Bellin, mais aussi à ceux de d'Anville. L'argumentaire de Castel est construit sur une dénonciation de la faiblesse des preuves de l'un et de l'autre pour produire leurs cartes. En outre, Castel produit une

¹⁴ Jean-Baptiste DU HALDE, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol. *in folio*.

¹⁵ Pierre-François-Xavier DE CHARLEVOIX, *Histoire et description générale du Japon, où l'on trouvera tout ce qu'on peut apprendre de la nature et des productions du pays... avec les fastes chronologiques de la découverte du Nouveau-Monde*, Paris, chez E.-G. Giffart, 1736, 2 vol. *in-4°*, et J. M. Gaudouin, 1736, 9 vol. *in-12*. Au-delà, Bellin travaille à nouveau avec Charlevoix sur la question de la carte de l'Acadie. Sur ce point : Sandrine BOUCHER, « L'Acadie vue par Jacques-Nicolas Bellin, Ingénieur hydrographe du dépôt des cartes, plans et journaux de la Marine. Sources et enjeux de la représentation d'une colonie perdue », dans Isabelle Laboulais (dir.), *Les usages des cartes (XVII^e-XIX^e siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, p. 121-136.

¹⁶ Louis-Bertrand CASTEL, *Mathématique universelle abrégée à l'usage et à la portée de tout le monde [...]*, Paris, Pierre Simon, 1718 ; *id.*, *Traité de physique sur la pesanteur universelle des corps*, Paris, Cailleau, 1724, 2 vol. ; *id.*, « Clavecin pour les yeux, avec l'art de peindre les sons, et toutes sortes de pièces de musique », *Mercur de France*, novembre 1725, p. 2252-2577.

¹⁷ Louis-Bertrand CASTEL, « Dissertation sur la célèbre Terre de Kamschatka & sur celle d'Yeço : Sur l'étendue de la domination Moscovite : sur les Tartarie Moscovite et Chinoise ; & sur la communication, ou non communication des contiens de l'Asie & de l'Amérique, & le passage dans les Mers de l'Orient », *Mémoires de Trévoux*, juillet 1737, p. 1156-1226.

¹⁸ *Ibid.*, p. 1162-1163.

contre-proposition cartographique qui est insérée à la fin de sa dissertation dans les *Mémoires de Trévoux*.

Ce texte est suivi, en août 1737, dans les *Mémoires de Trévoux*, d'une « réponse de M. Bellin, Ingénieur au Dépôt des Plans de la Marine à la Dissertation du R. P. Castel [...] contre la carte qu'il a faite du País de Kamtschatka pour la nouvelle Histoire du Japon par le P. de Charlevoix »¹⁹. En même temps que cette réponse pose les relations hiérarchiques entre producteurs de cartes, elle montre bien les difficultés à prouver un tracé sur la carte dans un sens ou dans un autre²⁰. Après avoir évoqué les cartes de d'Anville, Bellin écrit que :

l'autorité d'un aussi célèbre Géographe, qui a travaillé sur les Mémoires d'un habile homme, (Behring) n'est que trop suffisante pour former un préjugé légitime contre moi. Aussi l'Auteur de la Dissertation imprimée depuis peu dans les Mémoires de Trévoux n'a-t-il point balancé à prononcer que ma Carte est fautive²¹.

Les arguments développés sont d'abord érudits – tels voyageurs, telles cartes ont inspiré la carte –, mais, dans un deuxième temps, la critique se tourne contre d'Anville en affirmant que celui-ci n'a « pas exactement suivi » la relation du capitaine Behring (1681-1741), relation qui est par ailleurs fortement critiquée, ce qui n'empêche pas Bellin d'affirmer que d'Anville « n'a pourtant pas tirée de cette relation toutes les lumières qu'elle pouvoit lui fournir ». Sans développer l'argumentaire, je n'en prendrai que deux points. Le premier est simple : d'Anville s'est trompé :

[...] Beerings dit en termes formels que les Kurilks sont au Sud de Kamischadalis. Le sçavant Géographe ne les a point marqués sur sa Carte, ils l'auroient embarrassé. En effet les Kurilks tributaires des Japonois & leurs voisins ne peuvent être qu'où je les place [...]²².

Le deuxième argument se situe dans un registre proche de celui utilisé par Castel et refuse la binarité carte vraie/carte fautive, en se déplaçant du côté de l'intuition. Il s'agit dans ce cas de déterminer la distance entre deux rivières. La carte de d'Anville les places assez proches l'une de l'autre.

Mais il n'en est pas de même sur la mienne ; il s'agissoit d'une navigation, qui ne le cédoit guères à celle, que Beerings venoit de faire. Il falloit tourner tout autour du país de Kamtschatka en tirant au Sud, & traverser un Détroit semé de plusieurs Isles. J'avouë que pour le suivre dans cette route il faut un peu deviner ; mais il a fallu que M. d'Anville devinât aussi pour lui en faire tenir une autre²³.

D'Anville autant que Bellin ne produisent donc que des cartes probables et non des cartes vraies. L'important réside ici dans la publicité accordée à ce doute dans un journal. Même ceux qui n'ont ni cartes ni Mémoires savent grâce à des textes comme celui-ci que la carte n'est pas un produit sûr. On comprend mieux dans ce cadre l'intervention d'un amateur comme le Père Castel.

¹⁹ Jacques-Nicolas BELLIN, « Réponse de M. Bellin, Ingénieur au Dépôt des Plans de la Marine à la Dissertation du R. P. Castel, Jésuite, imprimée dans le Journal du mois de Juillet de cette année, contre la carte qu'il a faite du País de Kamshatka pour la nouvelle Histoire du Japon par le P. de Charlevoix », *Mémoires de Trévoux*, août 1737, p. 1383-1396.

²⁰ Sur ce point, on lira Emmanuel MARTHE, *La France et l'exploration polaire*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1969, p. 139-155.

²¹ BELLIN, « Réponse de M. Bellin... », art. cité, p. 1383-1384.

²² *Ibid.*, p. 1390-1391.

²³ *Ibid.*, p. 1394-1395.

Le débat connaît un premier déplacement à la fin de l'année 1737 puisque d'Anville, plutôt que de répondre dans les *Mémoires de Trévoux*, le fait dans une brochure²⁴, annoncée *a posteriori* par les *Mémoires de Trévoux* en février 1738²⁵. La brochure en question contient non seulement l'argumentaire de d'Anville, mais encore une carte dressée pour l'occasion. La discussion érudite qui va servir de réponse à d'Anville s'appuie sur des questions de savoir-vivre : le texte attribué à Bellin est un faux. Entre collègues qui se parlent régulièrement, on ne se permettrait pas ce type de choses. Il met ensuite en cause les arguments utilisés, surtout celui relatif à l'auteur réel de la carte.

Cet auteur ne me charge, que parce qu'il m'attribuë la Carte du Voyage de Béerings. Cependant je n'y ai d'autre part que celle de l'avoir réduite d'une Carte originale beaucoup plus grande, dont j'ai tiré une copie en papier huillé, que je suis prêt de montrer à ceux qui auront la curiosité de la voir. Ainsi quand on dit dans cet Ecrit, que j'ai dressé cette Carte sur la Relation du Capitaine Béerings, on se trompe bien fort, puisque cette Carte fait elle-même partie de l'ouvrage de Béerings [...]²⁶.

En outre, d'Anville insiste sur la médiocrité de la carte de Behring qui sert de pis-aller. Pourquoi fournir une carte dans cette brochure ? « J'ai pensé que la discussion qui en résulteroit serviroit à éclaircir plusieurs points Géographiques assez considérables. Et pour qu'il fût aisé d'en suivre le détail, j'ai crû devoir y joindre une petite Carte. »²⁷

La question qui occupe d'Anville dans son argumentaire est celle de l'extension et de la forme de l'Asie vers l'Est, postulant une plus grande étendue pour le continent asiatique, ou plus précisément un globe terrestre plus petit. Il conclut : « En voilà assez pour analyser ce qu'il y a d'essentiel dans notre petite carte par rapport à ce qui a été agité »²⁸. C'est là qu'intervient la réaction de Bellin. Celle-ci paraît dans le *Mercur de France* de mars 1738. La « Lettre de M. Bellin... à M. d'Anville » qui réfute l'accusation de ne pas avoir suivi les règles du savoir-vivre, tout en critiquant les méthodes de d'Anville qui, à l'en croire, flirte avec le plagiat :

Vous avez sans doute oublié la conversation que nous eûmes à ce sujet lorsque vous vintes m'en faire des plaintes. "Et quant à la carte de Behrings" je crois, puisque vous le dites, que vous n'y avez d'autre part que celle de l'avoir copiée ; il est cependant vrai qu'elle se trouve à la suite de plusieurs Cartes sorties de vos mains, qu'on n'y voit point le nom de Béerings à qui vous la donnez aujourd'hui, et que ce Capitaine n'en parle pas dans sa Relation [...].

Vous sçavez, M. qu'un Géographe ne voit rien par lui-même ; Copiste perpétuel, il ne peut que suivre avec fidélité les Voyageurs ; toutes les Relations ne méritent pas une égale confiance, aussi tout son Art ne consiste que dans le choix²⁹.

Il ne sert à rien ici de développer tel ou tel argument, il s'agit plus simplement de voir en quoi l'article du *Mercur* devait être inséré à l'intérieur d'un jeu complexe de textes qui font du journal l'un des lieux de la discussion.

Multiplication des lieux de publication et concurrences entre cartographie savante et faiseurs de cartes

²⁴ Jean-Baptiste BOURGUIGNON D'ANVILLE, *Lettre de Monsieur d'Anville, Géographe ordinaire du Roy au R.P. Castel, Jésuite, au sujet des Pays de Kamtchatka & de Jeço, et réponse du R.P. Castel*, s.l., 1737.

²⁵ « Nouvelles littéraires de Paris », *Mémoires de Trévoux*, février 1738, p. 357-358.

²⁶ BOURGUIGNON D'ANVILLE, *Lettre de Monsieur d'Anville... op. cit.*, p. 4-5.

²⁷ *Ibid.*, p. 35.

²⁸ *Ibid.*, p. 37.

²⁹ BELLIN, « Réponse de M. Bellin... », art. cité.

La présence dans les journaux laisse donc apparaître un continent de débats qui mène à la production de « paracartes », qui accompagnent l'ensemble des discours et commentaires. Dans une fiction parfaitement entretenue, ce continent de textes et de cartes est d'ailleurs intégralement rendu accessible aux lecteurs de ces journaux dont les articles décrivent les lieux et les moments de la controverse. C'est ainsi le cas de cette copie sur papier huilé, dans les mains de d'Anville. Mais au-delà, il est toujours possible de savoir où le texte précédent a été publié. Bellin par exemple cite précisément le texte de Castel dans les *Mémoires de Trévoux*. D'Anville, comme Bellin, renvoie aux ouvrages de du Halde et de Charlevoix faisant comme si tous les lecteurs avaient accès à tous ces livres et mémoires, ainsi qu'à tous ces journaux.

Le survol de la dispute entre Castel, Bellin et d'Anville permet donc de préciser le rôle du journal dans une controverse³⁰ tout en attribuant une place au *Mercur de France* dans ce panorama. Le journal peut être à la fois le lieu où la controverse se noue et où elle semble s'éteindre, cela sans pour autant que les différentes interventions s'y placent toutes. Le passage du livre à l'article, de l'article à la brochure, de la brochure à l'article ou au mémoire, offre ainsi tout le spectre des lieux possibles du discours sur la carte. Au-delà, deux éléments semblent organiser ces textes aux lieux de publication disparates. Le premier est la fiction épistolaire qui pose que les journaux publient des lettres qui ne seraient pas destinées au public et qui se trouveraient presque par hasard dans les mains des différents rédacteurs. Le maintien de cette fiction permet de dépasser la question de la localisation. Le second, qui peut être vu soit comme une conséquence, soit comme un prérequis, est le fait qu'il semble normal de pouvoir passer d'un journal à un autre dont tous les exemplaires sont imaginés être à disposition des lecteurs. Cela permet de relativiser considérablement l'idée de journal scientifique, voire de journal mondain. L'absence de journal spécialisé ferait que pour la carte l'ensemble des journaux est le paratexte de chaque journal, sans distinction de destinataire. Cet ensemble de critères permet de faire des salons le cénacle de réception de ces discussions. D'abord parce qu'ils font partie des rares lieux à avoir tous les journaux à leur disposition, ensuite parce que certains des savants qui s'expriment dans la presse se retrouvent dans ces mêmes salons. On remarque cependant qu'en dehors de la fiction épistolaire ou de l'hypothèse d'une communication généralisée, qui restent peu probables, la reconstitution des débats n'est pas donnée à tous. On doit alors se demander quel est l'intérêt pour le lecteur extérieur aux salons de ces morceaux de débats, en dehors de l'illusion qu'ils offrent de connaître les discussions en cours dans les salons parisiens ?

De là découle une hypothèse qui, si elle ne contredit pas cette stratégie de communication permettant l'acculturation d'un public large, enrichit le raisonnement sur la fonction que peut avoir l'explicitation d'une érudition inaccessible pour la très grande majorité des lecteurs. Qui ira voir la carte de Vitus Béring chez d'Anville, en dehors peut-être de Bellin ? L'objectif serait alors tout autre et ces textes seraient l'indice de leur stratégie de mise en place d'une expertise. En donnant à voir une érudition d'autant plus forte qu'elle relève d'une situation exotique, ce que D'Anville et

³⁰ Christophe PROCHASSON & Anne RASMUSSEN, « Du bon usage de la dispute. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 25, 1/2007, p. 5-12 ; Antoine LILTI, « Querelles et controverses, les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 25, 1/2007, p. 13-28.

Bellin font serait de conjointement s'imposer comme des producteurs de cartes dignes de ce nom face à une concurrence de faiseurs de cartes³¹.

Car des « faiseurs de cartes », pour reprendre la traduction de *mapmakers* du texte de Bradock Mead, traduit dans le *Mercur* de 1721, il y en a. Et malgré cette traduction, ainsi que la publication des textes de Bellin, de d'Anville, voire de Delisle, ce qui semblerait pouvoir sous-entendre que le *Mercur* est un lieu de valorisation d'une norme cartographique, les cartes de ces faiseurs sont également présentes dans le journal, ce qui complexifie fortement les choses. En effet, à côté de ces textes qui articulent érudition et technique, on rencontre de très nombreuses annonces de publication qui s'apparentent à des publicités. Sur les 21 annonces de cartes publiées entre 1730 et 1740, 14 sont de ce type. Ainsi en août 1730, l'éditeur Guillaume Danet, gendre de Nicolas de Fer (mort en 1720), fait paraître une nouvelle *Carte de l'Europe* dite « mise au jour » très probablement sur une carte de son beau-père de 1716. La description qui en est faite renvoie plus à l'esthétique et à une utilité postulée qu'aux qualités de construction.

Le sieur *Guillaume Danet*, vient de mettre au jour une nouvelle *Carte de l'Europe*, dressée sur les dernières Observations Astronomiques, sur les Itinéraires anciens modernes, divisée en ses principales parties, exactement conforme aux possessions des Rois Princes d'aujourd'hui ; ornée outre cela d'une bordure d'un pouce de large, utile curieuse, représentant les armoiries des Royaumes, Républiques et Cantons, autres États Souverains. Cette Carte est de la dernière utilité pour toutes sortes de personnes, particulièrement pour le soulagement de la mémoire des jeunes personnes qu'on veut instruire dans la Géographie ou dans la connoissance de l'usage de la Carte. Elle se vend à Paris, chez ledit sieur *Danet*, Pont Notre Dame, à la Sphère Royale.³²

Il ne s'agit aucunement ici de dévaloriser cette carte, mais bien plus simplement de noter qu'il ne s'agit que d'une mise à jour et non de la refonte d'une carte et que, par de nombreux aspects, dont l'utilisation d'une frise de blasons, elle se rattache plus au passé que des productions contemporaines, comme la carte d'Europe de Delisle qui date de 1724.

On pourrait ici multiplier les exemples, insister sur le discours du beau, du varié, de l'agréable, voire de l'utile ou de la nouveauté. On pourrait tout autant insister sur les dédicaces, à tel ou tel grand du Royaume qui renvoie à une forme de légitimité issue de la société de cour. Ce à quoi on aboutirait *in fine*, c'est à un discours sur la carte autre que celui valorisé par les représentants d'une cartographie dite scientifique, mais qui s'expriment, comme les autres, dans le *Mercur*. On devrait, de même, étendre bien au-delà des années 1730 cette cartographie, dans laquelle les critères géométriques, astronomiques et d'érudition restent au second rang. On évoquerait alors les publications d'un faiseur de cartes comme Georges Louis Le Rouge (1707-1790) qui publie 60 annonces dans le *Mercur* entre 1741 et 1764, soit plus à lui seul que Bourguignon d'Anville, Bellin, Buache et Cassini réunis ; ce n'est que son orientation vers les plans de jardins³³ qui le fait ensuite quitter le devant de la scène cartographique du *Mercur*.

³¹ Sur cet aspect, Theodore M. PORTER, *Trust in Numbers, The pursuit of objectivity in Science and Public Life*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

³² *Mercur de France*, août 1730, p. 1830-1831.

³³ Véronique ROYET (ed.), *Inventaire du fonds français, graveurs du XVIII^e siècle*. 15 : Georges Louis Le Rouge, *Jardin anglo-chinois*, Paris, BNF, 2004.

Au total donc, le *Mercur*e en tant que journal mondain contient un nombre croissant de textes relatifs à la cartographie. On l'a vu, les disputes savantes, si elles ne s'y cantonnent pas, y trouvent cependant leur place, permettant d'une part de voir l'ensemble de la presse d'Ancien Régime, si ce n'est comme un *continuum*, du moins comme un espace finalement assez homogène malgré les orientations attribuées aux différentes publications. Dès lors c'est la question du rôle de ces différentes revues qui se met en place, faisant de ce périodique mondain, non le lieu de la validation par les pairs, mais celui de la validation par le public savant et, au-delà, par les potentiels mécènes. La difficulté réside ici dans le fait que ce lieu de validation ne répond pas aux mêmes critères que celui, par exemple, du *Journal des Savants*. Dès lors, d'autres cartes peuvent également y trouver une publicité et donnent un aperçu de la concurrence entre cartes géométriques et érudites, d'une part, et cartes commerciales d'autre part. Il n'en reste pas moins que l'analyse du *Mercur*e permet d'observer la diffusion du discours sur la carte au XVIII^e siècle.